

Prix de la Nouvelle Gaston Welter 2009



Sommaire

Les membres du comité de lecture	03
Le mot de la Présidente	04
Le mot du Maire	06
Les Présidents d'honneur	08
Palmarès 2009	10
Prix Gaston Welter : « Les gens qui mangent sont des abrutis »	13
1 ^{er} Prix d'honneur : « Aucune chance »	21
2 ^{eme} Prix d'honneur : « Un amour de bibliothèque »	27
Règlement Général	33

Liste des membres du comité de lecture :

Sylvie JUNG : Présidente du comité de lecture

Michèle WELTER : Secrétaire du comité de lecture

Patrick ABATE : Maire de Talange, Vice-président du Conseil Régional de Lorraine

Anne CROCITTI : Déléguée générale à la culture

Nicole ACCERANI

Geneviève BERTIN

Jean-Louis BILLARD

Carine BRONNER

Jérôme CARRY

Cécile DELADOEUILLE

Pierre DRATWICKI

Emile DUBOIS

Sylvie DUCROCQ

Hélène GAUTIER

Christine GOLDSTEIN

Sophie HENNING

Catherine MAURICE

Stéphanie MEYER

Christelle MONNOT

Emmeline PEREIRA

José PEREIRA

Didier RIZZO

Gabrielle TLEMSANI

Carole WUNDERLICH

Président honoraire :

Roger TERRE

Présidents d'honneur :

Alain BERENBOOM

Fabien SANCHEZ

Invité :

Olivier BRUN : Responsable des Editions La Dragonne (Nancy)

Le mot de la Présidente

Le prix Gaston Welter fête cette année ses vingt ans. Deux décennies au long desquelles différents jurys ont lu, examiné, critiqué des milliers de nouvelles.

Du comité originel ne subsistent que trois membres dont je salue la fidélité et l'enthousiasme.

Paradoxalement, c'est ce renouvellement perpétuel des jurés qui a préservé l'originalité intrinsèque du jury : demeurer une émanation populaire, qui regroupe des hommes et des femmes, jeunes et moins jeunes issus de différents milieux socioprofessionnels, et non un cénacle de «spécialistes» ou un aréopage «d'élites locales», célébrant une idée monolithique et sécurisante de la nouvelle.

Car c'est aussi cette évolution qui dynamise les échanges en les inscrivant dans une réelle pratique démocratique, par l'élaboration de critères d'appréciation de plus en plus précis et de modalités de lecture et de choix institutionnalisés.

Mais cet élan se manifeste surtout dans la confrontation qui affine notre conception de la nouvelle dans sa mouvance littéraire.

Aussi, je voudrais témoigner ma reconnaissance à tous les membres du comité, ceux qui nous ont quittés, comme ceux qui nous ont rejoints, pour avoir œuvré à l'édification de ce concours et y avoir imprimé leur passion, en honorant plus particulièrement son fondateur, Gaston Welter pour y avoir cru de toute sa foi.

Mais ce sentiment de gratitude s'adresse aussi aux milliers d'auteurs qui depuis vingt ans nous témoignent leur confiance (en 2009 : 181 participants pour 287 textes).

Ils ont élargi nos horizons, aiguisé nos sens, nous ont permis d'appréhender la nouvelle dans ses manifestations les plus diverses, et pourtant de reconnaître dans ce genre polymorphe une identité d'écriture.

Et cette année encore, le palmarès reflète cette capacité de la nouvelle à se travestir d'atours singuliers et à transfigurer d'autres modes

d'expression (la performance artistique, la bande dessinée, la création audiovisuelle) tout en s'inscrivant dans des problématiques contemporaines.

De par sa concision et son pouvoir d'évocation, la nouvelle, matière littéraire, se transmue alors en énergie vitale.

Bonne lecture,

Sylvie JUNG

Le mot du Maire

Voilà, le Prix de la Nouvelle Gaston Welter a 20 ans.

La présidente, Sylvie Jung, a choisi d'inviter cette année Alain Berenboom et Fabien Sanchez. Deux auteurs : un reconnu et un jeune espoir de la littérature.

Cette démarche est très symbolique de ce que représente le Prix de la Nouvelle de Talange. Un concours parmi les plus courus en France, un prix qui fait référence où des anciens et des nouveaux auteurs se côtoient en toute liberté de ton, de style et de thème.

Certains concurrents assidus participent au concours de Talange depuis 20 ans et chaque année de nouveaux talents s'essaient en produisant un ou plusieurs textes.

Les deux invités, présidents d'honneur de cette année, nous font l'amitié de se joindre à nous pour ces 20 ans afin de nous donner leur propre définition de la «Nouvelle», genre littéraire qui semble ne plus faire peur aux grandes maisons d'Editions.

Alain Berenboom est un brillant avocat belge. Il est professeur spécialiste du droit d'auteurs et aussi écrivain. C'est en cette qualité qu'il nous rejoint aujourd'hui. Auteur de romans, de nouvelles, de récits, de chroniques, il est un écrivain à l'esprit fécond et anticonformiste, volontiers moqueur et qui jette un regard provocateur sur notre société.

Fabien Sanchez, une découverte de talent que l'on doit à notre ami, le dynamique et infatigable Olivier Brun, directeur et découvreur d'écrivains aux Editions «La Dragonne».

C'est toujours très naturellement que la municipalité de Talange soutient et encourage des actions culturelles de ce genre parce que nous considérons que le rôle d'une Ville en matière de développement culturel est essentiel. La Ville est l'espace de vie au quotidien. C'est l'espace de démocratie au plus près des gens. C'est l'espace social à la taille des Hommes. Que serait la démocratie sans la liberté de créer et de s'exprimer ? Que resterait-il d'une société dans laquelle l'homme

n'aurait pas d'autre intérêt que celui d'être un facteur de production – toujours trop cher – ou un agent de consommation – jamais assez flatté ? -

Que deviendrait l'Humanité sans l'ESPRIT CRITIQUE, énergie unique pour la faire progresser ? Et qui mieux qu'un artiste peut montrer le chemin de la création entre l'homme producteur et l'homme consommateur ?

Où, ailleurs que dans le domaine culturel, peut-on le mieux espérer un véritable développement de l'ESPRIT CRITIQUE et de la citoyenneté ?

La culture populaire prend les colorations ternes des mauvaises séries télévisées. La beauté prend la forme obligatoire des stéréotypes imposés par la publicité. La pensée a de plus en plus la turbulence des moutons de Panurge...

La tâche est immense. C'est avec beaucoup de modestie qu'il faut œuvrer. Mais c'est avec détermination que notre Ville s'y engage.

Patrick ABATE

Maire de Talange,

Vice-président du Conseil Régional de Lorraine

Présidents d'honneur :

« Quand j'avais huit ans, coincé au lit par la rougeole, je me suis mis à écrire des petits récits. Le héros, je m'en souviens encore s'appelait Satador, un nain, un peu étrange, avec une jambe courte et une autre de plusieurs kilomètres. Bref, si j'ose dire, on fait tous des nouvelles depuis l'enfance comme M. Jourdain lui aussi faisait de la prose! Beaucoup plus tard, lorsque j'ai commencé à écrire mon premier roman («La Position du Missionnaire roux») je pensais écrire une nouvelle : il n'y a pas de chapitres d'ailleurs et le texte apparaît comme un long monologue, si long que l'éditeur a appelé ça roman. Pendant que j'écris des romans, il m'arrive souvent d'être distrait, de mettre mon texte de côté et d'écrire une nouvelle pendant quelques jours comme une respiration. De temps en temps, j'insère ce texte dans mon roman en cours (ce qui n'a ni queue ni tête mais peu importe!). Ceci pour dire que j'adore les histoires et que la longueur importe peu. Il y a des nouvelles plus denses que des romans (Kafka, Maupassant, Harriison) et des romans dont on a l'impression qu'ils sont des nouvelles allongées ! Pour ma part, je suis plutôt expresso que lait russe ou café américain, ce qui explique sans doute mon goût pour la nouvelle. Une autre raison encore: j'aime bien faire la lecture de textes à haute voix mais je n'ai pas le souffle (ni le public) pour tenir plus de trente pages!! Au plaisir de vous rencontrer ! »

Alain Berenboom

« L'art de la nouvelle, comme tous les vrais arts ne se théorise pas. Il n'y a pas de règles. Il se vit et se partage.

Ecrire une nouvelle consiste au pied de la lettre à donner de ses nouvelles -bonnes ou mauvaises- au monde qui ne vous écrit pas.

En parlant de soi et des autres on parle de lui au sein duquel, tous nous vivons - le monde.

Tout est à dire ou à redire et la question qui se pose est de savoir comment, avec quelle musique.

C'est bien là tout le travail du nouvelliste : trouver sa propre musique.

Personnellement - mais chacun fera comme il plait à son cœur - j'écris chaque texte comme si ce devait être le dernier.

Je veux toujours tout dire, une dernière fois même si ce ne sera pas la dernière.

Ainsi l'amour et la mort s'inviteront de manière flagrante ou en filigrane

comme les deux personnages principaux de toute histoire humaine mais à leurs cotés chemineront toutes les scories et toutes les petites choses de la vie

car le quotidien est cette aventure exigeante et fondatrice qui fait de nous des aventuriers...

Personnages ordinaires dans des situations extraordinaires ou personnages extraordinaires dans des situations ordinaires.

J'attends d'une nouvelle écrite par un confrère qu'elle soit une réponse qui m'aide à comprendre un peu mieux le monde et me donne le courage de vivre.

J'attends qu'un nouvelliste soit un compagnon de voyage aux côtés duquel je cheminerai un instant aux confins de la vie et de la mort.

Enfin, comme le disait Raymond Carver l'idée quand on écrit une nouvelle, (et je m'attache à cette feuille de route) c'est de vite y entrer, ne pas s'installer et en repartir le plus rapidement possible. »

Fabien Sanchez

« Brève et belle, la nouvelle

La nouvelle me semble être un exercice littéraire fort sous-estimé. La plupart des lecteurs veulent n'y voir justement qu'un exercice, lorsque je préfère y deviner un art à part entière : parvenir, pour l'auteur, à s'inscrire dans une temporalité brève, tout en laissant au lecteur une impression forte et durable. S'attacher, dans la concision, à raconter une histoire, tout en distillant une libre émotion, qui peut se révéler grave ou légère.

Il est vrai que ce genre littéraire s'avère en France peu rentable. D'où le fait peut-être qu'il ait été délaissé par le monde de la grande édition, qui ne nous propose, le plus souvent, que des romanciers « qui jouent à écrire des nouvelles ». Mais cette vision des choses, fort heureusement, demeure typiquement française. L'Europe de l'Est a montré le chemin avec Tchekhov. Les Américains, qu'il s'agisse des États-Unis ou de l'Amérique latine, nous prouvent depuis des décennies qu'il est possible d'atteindre des sommets avec des textes brefs.

Il me semble donc qu'il existe aujourd'hui une brèche dans laquelle peuvent s'infiltrer quelques voix nouvelles. Qui disent peu, mais le disent bien. Et gagnent à être soutenues par la famille des « petits éditeurs », qui reprennent un chantier laissé en friche par les « grands ». Gageons que la Dragonne appartient à celle-ci. »

Olivier Brun (responsable des éditions La Dragonne)

Palmarès 2009

Prix Gaston Welter :

«Les gens qui mangent sont des abrutis»

Nicolas Sommet (Lausanne - Suisse)

1er Prix d'honneur :

«Aucune chance»

Anne Vocanson (Mars - 42)

2ème Prix d'honneur :

«Un amour de bibliothèque»

Eric Moget (Charly-Oradour - 57)

10 nouvelles ont été retenues lors de la deuxième sélection :

«Dans le ciel et seulement là»

Sarah Berti (Rebecq - Belgique)

«Bandana»

Christine Devic (Le Vésinet - 78)

«La passerelle»

Martine Féraçhou (Saint Junien - 87)

«La fille d'en face»

Séverine Gaspari (Beaucaire - 30)

«Point de fuite»

Jade Katell (Paris - 75)

«Un amour de bibliothèque»

Eric Moget (Charly-Oradour - 57)

«Ange gardien»

Annie Mullenbach-Nigay (Beaumont sur Oise - 95)

«Les gens qui mangent sont des abrutis»

Nicolas Sommet (Lausanne - Suisse)

«Aucune chance»

Anne Vocanson (Mars - 42)

«Pour elle»

Yolaine von Barczy (Paris - 75)

36 nouvelles ont été retenues lors de la première sélection :

«Malchance»

Bernadette Alègre (Boulazac - 24)

«Comment un ange m'a tué»

Cécile Alix (Bourg-en-Bresse - 01)

«Respect»

Christian Bergzoll (Lempdes - 63)

«Dans le ciel et seulement là»

Sarah Berti (Rebecq - Belgique)

«Ce jour n'existera pas»

Pascal Bigot (Gattières - 06)

«Mobile home»

Emmanuelle Cart-Tanneur (St Genis Laval - 69)

«Franchir la ligne blanche»

Isabelle Clément (Marseille - 13)

«Tante Esmée»

Olivier Delau (Capdenac - 46)

«Bandana»

Christine Devic (Le Vésinet - 78)

«La passerelle»

Martine Férachou (Saint Junien - 87)

«Les petits miracles»

Valérie Français (Les Lilas - 93)

«La fille d'en face»

Séverine Gaspari (Beaucaire - 30)

«Le chat rond rouge»

Joëlle Ginoux-Duvivier (L'Isle-Adam - 95)

«Bijes et Nada»

Laurence Goigoux-de Saint Victor (Lapeyrouse Fossat - 31)

«Point de fuite»

«Dans la peau d'une optimiste...»

Jade Katell (Paris - 75)

«Il n'y a pas de poussière au paradis»

Patrick Larriveau (St Jean de Marsacq - 40)

«Le voyage de Victor»

Céline Laurent-Santran (Pau - 64)

«Bleu»
Laurence Litique (Gircourt-lès-Viéville - 88)

«Le vélo»
Frédérique Lorient (Hettange-Grande - 57)

«Gare Montparnasse»
Anny Marzolin (Marly - 57)

«Bas Bill»
Juan Milhau (Le Boulou - 66)

«Un amour de bibliothèque»
Eric Moget (Charly-Oradour - 57)

«Lucienne»
Yvon Monet (Nérac - 47)

«Ange gardien»
«Lignes de fuite»
Annie Mullenbach-Nigay (Beaumont sur Oise - 95)

«La mort de l'écrevisse»
Marie Nau (Castres-Gironde - 33)

«La magnifique journée de Madame D.»
Bernadette Plinvalfaure (Paris - 75)

«Un nom sans queue ni tête»
Claude Rapp (Angoulême - 16)

«Monsieur le Percepteur»
Jean-Paul Renaudot (Caluire - 69)

«Les gens qui mangent sont des abrutis»
Nicolas Sommet (Lausanne - Suisse)

«L'évidence»
Audrey Vénien (La Flèche - 72)

«Post-it aiguë»
Eddie Verrier (Saint Saulve - 59)

«Aucune chance»
Anne Vocanson (Mars - 42)

«Pour elle»
Yolaine von Barczy (Paris - 75)

«Fais-toi plaisir»
Cédric Zampini (Nantes - 44)

Prix Gaston Welter : Les gens qui mangent sont des abrutis

*It's the devil's way now, there is no way out.
You can scream and you can shout, it is too late now.*

J'enfourne le disque dans le poste de la salle de bain. J'embrase une Lucky Strike au dessus du lavabo. Le tabac grésille. Les bords de son papier noircissent. Je tire quelques lattes, mais lentement, en suivant la cadence de l'arpège. Car je ne veux pas terminer cette cigarette avant la fin de la piste. J'attends l'éclosion de la batterie, puis celle de la distorsion, tout en observant ma blonde se consumer, souffler ses cendres dans le siphon. Dieu que j'aimerais être cette cigarette. Pouvoir transformer toute ma matière en volutes de fumée.

Je fume ma Lucky en trois minutes et vingt-huit secondes.

Et lorsque je balance le mégot au fond de la cuvette, paf, le dernier coup de crash retentit.

Je délace ma tresse, arrache mon T-shirt englué de sueur, puis dégrafe mon soutien-gorge. Je reviens de deux heures de jogging. Aujourd'hui, j'ai dû courir plus longtemps que d'habitude, parce qu'au petit-déjeuner, j'ai craqué. Je me suis empiffrée de céréales (426 calories), goinfrée de madeleines (240 calories), bâfrée de chocolat (215 calories). Sans compter les 75 calories de mon verre de jus d'orange.

Je ne suis décidément qu'une dégoûtante porcine.

Je me tourne vers le miroir. Mon reflet est celui d'une baleine boudinée, un tas de lard au triple menton, avec des joues à la Michael Moore. Mon reflet est celui d'une guenon lipidique, de la barbaque avariée, avec de gros seins ballotant au dessus d'un ventre adipeux. Mon reflet est celui d'un hippopotame bouffi, tartiné au saindoux, avec des hanches toute faites de couenne et de varices, avec des poignées d'amour comme s'il en pleuvait !

Je grimpe sur la balance : 43,600 kilogrammes.

Je mesure un mètre soixante cinq.

J'allume une nouvelle cigarette, histoire de faire fuir la faim.

Dans son coin, le CD continue de tourner. J'aimerais que mon reflet ressemble à la voix de Thom Yorke.

*

Une bonne posture sur les chiottes, c'est dix pourcents de calories brûlées en plus.

J'ai faim.

Je me redresse en équerre sur le dossier des toilettes et je me remets à pousser de plus belle. Je veux extraire de mon corps la moindre goutte de merde. Un filet d'excrément clapote dans la cuvette.

Depuis que je prends ces laxatifs, tout ce qui sort de moi est liquide.

J'ai faim.

Les premiers temps, quand j'ai arrêté de manger, c'était si bon. Je me voyais fondre dans le miroir, comme un glaçon sur Mercure. J'avais enfin pris le contrôle de mon corps d'éléphant. D'abord graisse, j'étais devenue volonté. J'avais enfin percé ma bouée, décapé mes bras en boudins. Et sur le stepper, ça faisait pshhh quand l'hélium sortait de mes cuisses. Mais au bout de quelques mois, j'ai commencé à maigrir plus laborieusement, un gramme par ci, un autre par là. Et depuis une semaine, je stagne.

J'ai faim.

Cet après-midi, j'ai bu comme jamais, des litres d'eau enrichis de quelques gouttes de vinaigre, histoire de m'encombrer la panse. Je me suis brossé les dents, dix fois, peut-être plus, afin d'étouffer la gourmandise. Mais ça n'a pas suffi. J'ai encore faim.

J'ai faim, j'ai faim, j'ai faim.

Je me retourne, enfiche ma tête dans la cuvette, aux côtés des coulées brunes et de la céramique tachetée par la diarrhée. Je prends une grande inspiration, mon nez au fond des égouts.

J'ai beaucoup moins faim.

*

Le soir, je suis debout au seuil de la douche. Courage Ana, il faut s'y noyer d'un coup sec, se foutre sous le jet sans trop réfléchir. Allons-y. Ahhh ! L'eau est gelée, tellement froide qu'elle tuerait un manchot. Elle rompt mon souffle, crispe mes muscles, referme ma peau. J'entends les os grelotter entre les cartilages. Une douche glacée, c'est des calories de brûlées en plus. Alors il faut tenir.

Souffrir pour être une publicité.

Une fois sortie de ma douche islandaise, à peine ai-je enfilé mon peignoir que la faim repointe le bout de son groin. Parfois, j'aimerais essoucher ma cervelle de sa boîte, effiler mes neurones à la dague, drainer toute cette pâte-à-penser. J'aimerais arracher tout ce bordel hypothalamo-hypophysaire pour ne jamais plus ressentir la faim.

Mais merde, comment fait-elle, l'humanité, pour continuer de s'empaffer, ventrue comme une polonaise ? Comment fait-elle, de Maïté à Laurence Boccolini, pour ne pas souhaiter disparaître du regard du monde ?

Je grimpe sur la balance : 43,600 kilogrammes. Pfff.

Plus tard, me voilà en tête à tête avec le frigo, à jouer à *qui-mangera-qui*.

Une astuce : comptez jusqu'à cent lorsque vient l'envie de nourriture.

Cette fois, je ne craquerai pas. Et pour me couper l'appétit, juste avant d'aller me coucher, je pars nettoyer la litière du chat.

*

Le lendemain, à midi.

Pendant une demi-heure, je prépare mon déjeuner, une salade composée. Comprenez : quelques dés de jambons sur des lamelles d'endives. Puis je garde le tiers de ma préparation et balance le reste aux détritrus. Pas question de le filer au chat ! Lui aussi doit surveiller sa ligne ! J'étale les aliments dans une assiette à dessert. Je répartie bien les morceaux, histoire de créer l'illusion d'un repas copieux. Dieu que j'ai la dalle ! Pour finir, je tire la nappe, me sert une tasse de thé sans sucre. Je commence de manger. Mais dès la première bouchée, je me sens déjà plus grosse d'un kilo. Je ne suis qu'un misérable bousier

de ne pas pouvoir résister à l'appel du ventre.

Je m'enferme dans la salle de bain avec mon assiette. Debout devant le miroir, j'observe mon reflet s'empiffrer. Ana, tu es répugnante ! Mais regarde-toi, bourgeoise replète. Tu me fais honte, à mastiquer, avec les murmures de ta salive, la faux de tes incisives en toile de fond. Ana, sais-tu que chacune de tes fourchetées est un nouveau renflement ?

Scruter son démon s'empâter dans le miroir, en voilà un supplice terrible ! D'autant plus terrible que je me force à manger lentement.

Il faut vingt minutes au cerveau pour réaliser que l'estomac est rempli.

*

Je grimpe sur la balance : 43,600 kilogrammes.

« Merde, quelle merde, pas un gramme de perdu depuis plus d'une semaine. Un camion à bétail, c'est donc à ça que tu veux ressembler Ana ? »

D'expérience, je bois d'abord un demi-litre d'Evian pour que le vomi soit moins granuleux. Ensuite, je me remplis un verre d'eau chaude au robinet et y ajoute une cuillère à soupe de sel. Puis je me place au-dessus des toilettes, avale mon breuvage cul sec et m'intercale deux doigts dans le gosier, jusqu'à la glotte. Clac, mes dents hachent mes phalanges par réflexe, tandis que les sucs arpentent mon œsophage, que la bile prend d'assaut le palais. Des cuves acides au bout des lèvres. Je vomis. Mes endives rejoignent le fond des chiottes dans une bouillie orange. On voit des petits soldats se débattre dans le sulfure.

Je me relève. Un filament visqueux joue du yo-yo au coin de ma bouche.

Je regrimpe sur la balance : 43,600 kilogrammes.

QUOI ?! TOUJOURS QUARANTE-TROIS KILOS ET SIX CENTS GRAMMES ?! Bordel, mais ça veut dire quoi ?

*

Je passe les jours suivant à jeûner. De temps à autres, je me

prépare juste des œufs en neige auxquels j'ajoute de l'édulcorant. Pour couper la faim. Ou alors je me verse un bol de cette soupe aux choux très épicée qui avec la digestion, brûle bien plus de calories qu'elle n'en apporte. Sinon, rien de plus. Ah si, je fais pas mal de sport aussi. Musculation, natation, cardio-training.

Malgré ma discipline et ma ténacité, la balance ne démord pas des quarante-trois kilos et six cent grammes. Au début, j'ai cru que le pèse-personne me jouait un tour. Alors j'en ai essayé plusieurs autres, de plus modernes. Mais c'était pareil, toujours ces maudits quarante-trois kilos et six cent grammes.

J'ai atteint la limite. Je ne maigrirai jamais plus.

Si seulement, si seulement je pouvais passer sous la barre des quarante-deux.

*

J'ai arrêté de filer des croquettes à mon chat. Il est bien assez bedonnant ce matou ! Que doivent penser les autres chats lorsqu'ils le voient cheminer sur les gouttières ? Là, comme un Carlos en équilibre sur une poutre, avec la pâtée qui lui ressort des yeux.

À l'aube, comme chaque jour que le monde fait, j'ai rendez-vous avec la balance. J'espère un miracle, comme un obèse sur les pavés de Lourdes. Après tout, Jésus était svelte, c'est donc ce qu'il devrait souhaiter à ses fidèles, pas vrai ? Pas comme ce gros plein de soupe de Bouddha !

Rien ne se passe. Toujours ces saloperies de quarante-trois kilos et six cents grammes. « FAIT CHIER !, j'enrage ». Je frappe le miroir de la salle de bain. J'assène un uppercut dans ma brioche, crochet du gauche sur mes jambons. Mon reflet se retrouve émietté en des milliers de petits triangles. Quelques gouttelettes de sang coulent de mon poing jusqu'au carrelage. L'écran digital du pèse-personne se met alors à briller.

Les chiffres d'après la virgule clignotent avant de se recalibrer : 43,595 kilogrammes.

Je recule, comme apeurée.

*

Pourquoi diable n'y ai-je pas pensé plus tôt ? Voilà comment maigrir une bonne fois pour toute ! En enlevant tout le superflu, le trop plein de sang, les peaux mortes et autres parasites pondéraux.

Je commence donc par me tondre le crâne et perds mes 150 grammes de cheveux. Je me rase les sourcils, m'épile les cils, le con et le trou du cul. Chaque poil de mon corps ira cramer au Pandémonium ! Ensuite, je me cure les oreilles jusqu'aux tympanes, décrasse mes narines au Destop, ponce ma peau avec du papier de verre. Puis je m'arrache les ongles à la petite cuillère, colmatant les saignements avec les pages de mes magazines de mode. Mes grammes se dissolvent par dizaines.

L'après-midi, munie d'une feuille de papier, je trace des coupures filiformes sur mon corps, localisées à l'intérieur de mes cuisses, dans les plis de mes flancs, sur l'aine ou les lombes. Je taillade mon épiderme et laisse mes plaies saigner. L'hémoglobine est la crépine de porc.

*

Une dent pèse en moyenne dix grammes. L'être humain en compte trente-deux.

Compte tenu du fait que je ne remangerai jamais plus, mes dents à moi sont devenues un fardeau inutile.

Je me trouve dans la salle de bain, hissée nue sur le pèse-personne. Son sacro-saint écran marque quarante-trois kilos et cent soixante grammes. En face de moi, il y a le miroir brisé. Et dans ma main gauche, j'enserme le manche d'une clef universelle.

Je place l'outil au fond de ma bouche. Il a comme un goût d'entrepôt, ça fait comme si mes papilles gustatives venaient de fissurer un joint de culasse. Je positionne la clef universelle sur une de mes molaires. Le fer cogne contre l'émail. Puis les stries se referment peu à peu sur la couronne. Une fois mon chicot bien étranglé dans son étau, vlan, je tire d'un coup sec. Ahhh ! Je hurle de douleur. Ma dent se déracine et ma mâchoire se met à déverser des trombes de sang. J'extrais alors la clef. Prise dans sa gueule, il y a ma molaire, avec des morceaux de chair encore agrippés à ses cornes, avec toute cette hémoglobine ruisselant dans ses sillons. Je jette ma dent dans le

lavabo. Elle carillonne en toupie jusqu'à la bonde.

Le pèse personne indique 43,550 kilogrammes.

Je replace l'outil au fond de ma bouche et attrape une autre de mes molaires.

*

Je m'assois sur l'abattant des W.C. et pose mon pied sur le bidet. J'enfoncé le bouton de la scie sauteuse. Le moteur se met à vociférer et la lame s'engage dans son rallye d'allers-retours. J'aurais bien pris une cuillère en bois pour me la coller entre les chicots, histoire de rendre la douleur plus supportable. Mais des dents, depuis hier, je n'en ai plus une seule ! Alors à quoi bon ?

J'approche la scie sauteuse de ma jambe. À cette vitesse, la lame est presque intangible. Comme un spectre de corindon. Je commence alors de me sectionner la partie inférieure de la jambe. Ahhh ! Je braille plus fort que dans les films. Mais malgré cette souffrance paroxystique, j'essaie de demeurer la plus concentrée possible. Il y a des effusions de sang dans toute la salle de bain, pire qu'un paint-ball dans un F1, du rouge partout, sur ma gueule et les miroirs, des néons jusqu'au rideau de douche.

La lame peine d'abord à trancher la fibula mais ensuite, elle traverse le tibia plus facilement qu'une plaquette de beurre. Et enfin, elle ressort de l'autre côté. La moitié de ma jambe tombe dans le bidet, comme un pantin engourdi.

À peine ai-je le temps d'enrouler mon membre amputé dans une serviette que je tombe dans les pommes.

*

Ana maquille son reflet dans les éclats du miroir. Petite princesse au visage émacié, avec des joues comme des puits sans lune. Ana, que tu es belle, avec tes globes oculaires assiégés par les cernes, ce fin duvet florissant sur tes pommettes. Ta peau sans teint est un miroir pour les Dieux. Tes bras sont les biveaux de ce monde. Que j'aime ta bouche pleine d'aphtes et de cicatrices, tes seins atrophiés au goût d'impétigo. Tes côtes poignent en carcasse pour nous montrer l'éther.

Ton bassin est un roc sous un drap délavé. Tu es os et tendons.

Tu es brute. Et si ton membre amputé s'infecte, si la douleur étreint ta bidoche et que le froid ne te quitte jamais, moi, je n'oublie pas que tout ça valait la peine. Je n'oublie pas que chaque jour, tu te fais plus belle.

Tu te passes les lèvres au gloss, tu ajoutes un peu de fard et de mascara. Mais tu enlèves aussitôt le tout avec un coton. Le maquillage est un poids inutile.

Tu grimpes sur le pèse-personne : 37,500 kilogrammes.

Toi, tu aimerais passer sous la barre des trente-cinq.

Et bientôt, quand tu seras plus présentable, tu sortiras.

Nicolas Sommet

1^{er} Prix d'honneur : **Aucune chance**

Katsumi Ogawa allait avoir vingt-quatre ans. Elle était née au temps somptueux des cerisiers en fleurs, entre Kyoto et Nara, au coeur d'une petite bourgade paisible blottie dans la douceur émeraude de la campagne japonaise.

Fille unique, elle avait été choyée dans une famille unie où les jours, semblables les uns aux autres, se déroulaient au rythme serein des saisons s'écoulant sur les vastes plantations de théiers.

Elle aimait la nonchalance des longues heures passées à lire et l'absolue concentration des cours de calligraphie prodigués par un vieux professeur à la patience sans limites.

Lorsque du geste bref et précis de son pinceau surgissait l'élégante puissance des signes fermement tracés, elle éprouvait un sentiment de plénitude absolue, comme une paix intérieure abreuvant chaque fibre de son être. Elle pratiquait cet art depuis l'enfance et cela lui était devenu aussi nécessaire que de boire ou de respirer.

C'était cela le terme juste, une respiration. Et c'est ainsi qu'elle l'aurait défini. Car Katsumi Ogawa aimait que les choses soient claires et bien nommées.

Ce qui ne veut pas dire qu'elle était insensible à l'évanescence et à l'insaisissable. Au contraire. Elle appréciait même tout particulièrement le délicieux vertige des haïku, qui naissait de la prodigieuse adéquation des mots et de l'image poétique ouvrant sur un abîme sans fond de réflexion et de rêverie.

Elle terminait à Kyoto des études de littérature étrangère mais revenait presque chaque fin de semaine dans la maison traditionnelle de ses parents, enfouie sous la verdure savamment contenue d'un jardin luxuriant.

Elle mêlait ainsi, avec une grâce teintée d'ingénuité, sa vie libre et joyeuse d'étudiante à la pointe de la mode d'Harajuku, et celle beaucoup plus feutrée et sage de jeune fille bien élevée, aidant sa mère aux travaux ménagers, à la préparation rituelle du thé et à la réalisation de bouquets superbes, dans la pure tradition de l'ikebana.

Katsumi Ogawa, depuis toujours, rêvait de la France. Nul ne

savait vraiment d'où lui était venue cette étrange passion, mais elle lisait tout ce qui lui tombait sous la main au sujet de ce lointain pays. Au fil des années, elle avait accumulé des connaissances considérables qu'elle désirait plus que tout confronter avec la réalité. Aussi, lorsque son université avait proposé aux étudiants intéressés un séjour à Paris, s'était-elle inscrite immédiatement, sans même savoir comment elle ferait pour trouver l'argent nécessaire au voyage.

Elle avait travaillé dur toute l'année, comme serveuse, baby-sitter, caissière, aide ménagère, tout cela en plus de ses cours et de ses examens. Mais lorsqu'elle se couchait, épuisée, tard dans la nuit bruisante de Kyoto, elle s'endormait un sourire aux lèvres, en rêvant de la Tour Eiffel, de Montmartre et des quais de la Seine...

Le Guedin s'était levé en début d'après-midi, la tête lourde de tout l'alcool ingurgité la veille, l'haleine épaisse et le corps las.

Après un café noir et un reste de pizza froide, il était resté affalé longtemps sur le canapé du minuscule salon encombré de cartons, de piles de linge et d'objets de toutes sortes, devant la télé hurlante, sans même avoir le courage de baisser un peu le son. Il regardait sans aucun intérêt les images défilant sous ses yeux fatigués, tout en fumant des cigarettes qu'il écrasait dans un vieux bol ébréché déversant son trop plein de cendres sur l'accoudoir.

Puis sa mère était rentrée du travail, accompagnée des trois petits qu'elle avait récupérés à la garderie après l'école, et s'était mise à crier, comme d'habitude, pour la télé trop sonore, l'atmosphère enfumée, le désordre régnant dans la pièce et l'apathie irritante de ce fils aîné qu'elle ne supportait plus.

Alors, il avait déplié brusquement son immense carcasse, avait grogné une injure d'une voix méprisante, renversé le cendrier d'un revers rageur de la main et claqué la porte.

Il était descendu traîner dans le quartier, voir s'il trouvait quelques copains pour occuper la soirée à venir.

Le Guedin était une sorte de géant, tout en muscles et en hargne. Il était exagérément fier de ce corps athlétique qu'il voyait comme une machine de guerre inspirant la crainte et le respect chez ses adversaires.

Il était agressif et susceptible. Il aimait la bagarre et ne comptait plus le nombre d'ennemis ou de simples victimes massacrées à coups de pieds, de tête ou de poings, pour le seul plaisir d'affirmer sa supériorité physique. Cette soif de sang et de violence lui avait valu son surnom de «Guedin», autrement dit le dingue, et il mettait un point d'honneur à s'en montrer digne.

Il était plutôt solitaire, ne recherchant que les rapports de force, et ceux qu'il appelait ses potes étaient davantage des larbins apeurés que des amis sincères. Il régnait en tyran redoutable sur tout un petit peuple de voleurs à la tire, dealers à la petite semaine et trafiquants de toute sorte. Suffisamment futé pour ne pas prendre de risques, il commandait et récoltait les bénéfices sans mettre les pieds sur le terrain.

La seule entorse à cette règle était l'attaque de passants isolés qu'il pratiquait de temps en temps, presque comme un loisir, pour la sensation vivifiante de la traque et la jouissance de la victoire. En bon prédateur, il choisissait des proies fragiles et sans défense auxquelles il ne laissait aucune chance. Il aurait pu se contenter de leur arracher leur sac et de s'enfuir avec ce maigre butin. Mais ce n'était pas ce qui l'intéressait. Il aimait la domination et la puissance exaltante qu'elle procure, alors il s'acharnait sur ses victimes avec une violence aussi terrifiante qu'inutile et si aucune n'était morte jusqu'à présent, ce n'était que par l'effet d'un étonnant et bienveillant hasard.

Le Guedin, ce soir-là, avait justement besoin de se calmer les nerfs. La vie dans le minuscule appartement de sa mère devenait de plus en plus pesante. Il ne supportait plus ses jérémiades constantes, ses reproches incessants, les cris des petits, les potes qu'elle refusait de laisser entrer, les menaces qu'elle proférait lorsqu'elle mettait la main sur un objet volé planqué sous le canapé ou dans un placard. Jusqu'à maintenant, il avait réussi à retenir la main toute prête à la frapper, mais il n'était pas sûr de pouvoir se contenir longtemps encore. Il lui faudrait trouver un autre logement en vitesse, s'il ne voulait pas que la situation dégénère. Mais il ne souhaitait pas avoir à déboursier une quelconque somme pour un loyer. C'était le seul avantage de la vie chez sa mère : tout était gratuit. L'idéal serait qu'il réussît à se faire héberger chez quelqu'un, mais chez qui ? Réfléchir à tout ça le

contrariait profondément. Il y penserait plus tard.

En attendant, il allait se défouler en pratiquant son sport favori : la chasse au passant.

Katsumi Ogawa était jolie comme un coeur. Toute petite et menue, souple comme une tige naissante de bambou, elle allait d'un pas aérien dans les rues de Paris. Avec sa courte jupe plissée noire, ses chaussettes rayées qui montaient jusqu'au milieu des cuisses, son tee-shirt multicolore moulant son buste fragile et ses cheveux à la coupe improbable d'héroïne de manga, on aurait dit un petit oiseau exotique sautillant sur le pavé gris de la capitale.

C'était le dernier jour de son voyage à Paris. Dans deux heures, son groupe devait se retrouver dans le hall de l'auberge de jeunesse, pour partir à l'aéroport. Ses amis étaient tous en train de faire leurs valises, dans une ambiance survoltée de fin de fête. Elle, elle avait décidé de profiter jusqu'au bout de tout le temps qui lui était accordé au pays de ses rêves. Efficace et rapide, elle avait rangé ses affaires bien avant les autres pour se dégager quelques derniers instants de liberté et elle était partie seule, à l'aventure, dans les rues embrasées par le soleil couchant.

Elle voulait graver encore dans sa mémoire une poignée d'images superbes. Les façades rougeoyantes, éclaboussées d'or, et le ciel par-dessus, étirant à l'infini ses nuages ourlés de pourpre, les toits incendiés reflétant le feu du crépuscule déchiré d'hirondelles, la douce torpeur des arbres de l'avenue, secrétant déjà l'ombre à venir sous leur feuillage lourd...

Elle avait vu tant de merveilles durant son séjour qu'elle en était comme enivrée. Tous ces monuments, ces lieux mythiques dont elle avait rêvé si longtemps dans son île lointaine, voilà qu'elle les avait eus à portée de regard. Cela lui apparaissait comme un cadeau infiniment précieux, une chance presque insolente, un extraordinaire privilège.

Elle se disait que jamais elle ne parviendrait, par ses simples récits et malgré les centaines de photos qu'elle avait prises, à restituer l'éblouissement, pour ses parents et ses amis restés au Japon. Elle en ressentait un petit regret vivace qui teintait de mélancolie ses

pensées. Alors, elle se promettait de revenir, un jour, avec son père et sa mère qui n'avaient jamais voyagé, pour les guider sur ces terres de légende arpentées pendant dix jours avec la ferveur d'un explorateur découvrant l'Eldorado.

En attendant de revoir les siens, Katsumi Ogawa allait, toute fluette dans le soir qui tombait, s'emplantant à ras bord les yeux et le coeur de ses dernières minutes parisiennes et ses petits pas secs claquaient sur le trottoir désert.

Le Guedin l'avait vue arriver en haut de la rue, gracieuse et délicate comme une petite figurine précieuse. Il sut instantanément qu'il venait de trouver la proie idéale. Il ne lui laisserait aucune chance. Il sentait monter en lui l'excitation de la chasse.

«Approche, la belette, approche... Viens me voir de plus près ! Je t'attends !»

Le Guedin n'éprouvait que du mépris pour la gent féminine. Il n'attribuait de valeur qu'à la force brute, celle du mâle dominant. Tous les autres, les faibles, les étrangers, les femmes, n'étaient qu'un ramassis d'esclaves qui devaient se soumettre à la loi du plus fort. Il s'enfonça dans un recoin dévoré par l'ombre grandissante et attendit que la fille passe pour s'attaquer à elle par derrière.

Elle eut conscience de l'agression une fraction de seconde seulement avant que celle-ci se produise, par cet instinct étrange de survie partagé avec les bêtes. Quel infime signe capta-t-elle dans l'espace assombri de la rue ? Quel invisible déplacement d'air ? Quelle insoupçonnable odeur dans l'atmosphère tiède et sucrée de cette soirée de juin ?

Elle sut simplement avec une netteté irréfutable qu'elle se faisait attaquer là, seule sur ce trottoir désert, dans cette ville dont elle avait tant rêvé.

La dernière vision fugitive qu'elle eut du ciel de Paris, avant de sentir une masse énorme de ténèbres compacte et dure comme un bloc d'acier fondre sur elle, fut un large rectangle couleur d'outremer sur lequel jaillissait, dans la fulgurance d'un éclair, un déchirement d'or et de sang, idéogramme céleste tracé de la main experte d'un maître calligraphe. Elle entendit les os craquer. Puis ce fut tout.

Le Guedin gisait, inconscient, en travers des poubelles renversées, le bras droit visiblement cassé formant avec l'épaule un angle incongru. Un mince filet de sang s'écoulait de son nez et rejoignait celui qui suintait de sa bouche entrouverte. Katsumi Ogawa l'observa un instant en silence puis elle remit machinalement ses mèches noires en place, d'une main calme. Elle vérifia que son appareil photo, qu'elle portait en bandoulière, n'avait pas souffert du choc. Son agresseur avait l'air en piteux état. Dans sa chute, l'arrière de son crâne avait heurté violemment le perron d'une maison. Peut-être était-il mort ? Elle n'avait pas voulu le tuer, simplement elle s'était défendue et l'élan de la parade était proportionnel à celui de l'attaque.

Katsumi Ogawa était experte en karaté, ceinture noire, troisième dan. Quel que soit l'effet de surprise, quels que soient le poids et la taille, quelle que soit la violence du Guedin, il n'avait aucune chance de l'emporter contre elle. Quelques secondes lui avaient suffi pour l'anéantir.

C'était la première fois pourtant qu'elle combattait en dehors d'un dojo. Un vieil adage du ken-jutsu, qu'on lui répétait lorsqu'elle était débutante, lui revint soudain en mémoire et elle le murmura pour elle-même : «Le katana ne sort de sa gaine qu'en cas de nécessité.»

Ensuite, pour honorer le Rei, l'esprit même des Arts Martiaux, qui enseigne avant toute chose le respect d'autrui, elle salua son adversaire inanimé.

Puis de son pas léger et gracieux, elle poursuivit sa route.

Anne Vocanson

2^{ème} Prix d'honneur : **Un amour de bibliothèque**

Derrière mon comptoir, je l'observe...

Je me porte volontaire toutes les semaines pour cette permanence, à la grande satisfaction de mes collègues et au grand dam de mon compagnon, qui ne comprend pas pourquoi je m'obstine depuis le printemps, à travailler tous les samedis.

Comme d'habitude, je l'ai attendu dès l'ouverture bien qu'il n'arrive jamais avant quinze heures, et bien entendu j'ai soigné ma toilette.

Cet homme est entré dans ma vie sous une giboulée, qui avait décoré de gros flocons sa chevelure noire et hirsute. De larges tâches d'eau auréolaient les épaules de sa veste de daim, trop légère pour la saison et qui exhalait une puissante odeur de cuir.

Je me souviens de l'éclat de ses yeux, de ce demi - sourire et du mouvement de tête qui l'accompagnait, quand il est entré en courant dans la salle de lecture pour se mettre à l'abri.

Cela ne s'adressait à personne en particulier, surtout pas à moi, ce n'était que l'amusement de s'être fait surprendre. Mais il dégageait un tel mélange de douceur, de joie et de vitalité, qu'il a instantanément capté mon attention.

Je l'ai regardé visiter les lieux, comme un animal explorant avec prudence un territoire inconnu. Il se déplaçait d'une travée à l'autre, s'arrêtant au hasard, inclinant la tête pour lire une tranche, puis la relevant pour embrasser du regard l'ensemble de la bibliothèque.

Parfois il feuilletait un livre, en lisait le résumé et souvent quelques pages. Et toujours avant de le replacer en rayon, il en caressait la jaquette d'un geste sensuel.

Puis le soleil est réapparu, et il est sorti. Et j'ai fini l'après-midi avec au ventre un creux indéfinissable, que je n'avais pas ressenti depuis longtemps.

C'est une de mes collègues qui l'a inscrit quelques semaines plus tard, pendant mes vacances. Depuis il vient presque tous les samedis, toujours seul. Et moi j'ai commencé à l'attendre.

D'abord sans m'en apercevoir. Je vivais toujours la routine des couples sans enfants, après quelques années de vie commune.

Mais un nouvel enthousiasme s'était levé en moi, une impatience inhabituelle. La sensation que quelque chose de neuf et d'inattendu, ne pouvait manquer de m'arriver tout à l'heure, demain ou bientôt.

J'ai enfin réalisé, avec un profond sentiment de culpabilité à l'égard de mon compagnon, que cet homme avait enflammé mon imagination bien au-delà du raisonnable.

Que c'était de penser à lui, de savoir qu'il existait et qu'il allait arriver, de l'observer et de rêver de lui, qui rendait mes journées plus légères, et plus belles. Plus grises aussi quand il ne vient pas.

Il ne fait pas rêver que moi. J'ai surpris plusieurs de mes collègues échangeant à son propos, ces commentaires grivois qu'elles osent entre femmes qui se connaissent depuis longtemps. Elles seraient surprises de découvrir à quel point je les déteste, quand elles deviennent ainsi triviales en parlant de lui.

Il n'y a pas de raison pour qu'elles le devinent mais comme je me méfie tout de même de leur intuition, je serre les dents et je regarde ailleurs.

Je sais sa fiche par cœur à force de la lire mais elle contient si peu d'informations, alors que je voudrais tout savoir de lui. Je connais son nom et son prénom, son adresse et son numéro de téléphone, mais rien de sa situation familiale qui m'intéresse au plus haut point. Il ne porte pas d'alliance mais j'ai appris, souvent à mes dépens, que cela ne permet de préjuger de rien.

Je commence à connaître ses goûts littéraires qui, à l'exception de quelques auteurs classiques, le portent plutôt vers des écrivains contemporains de diverses nationalités, avec une prédilection pour la littérature japonaise.

Au moins avons nous déjà ce goût en commun.

Il emprunte aussi de temps en temps un roman policier ou sentimental, en guise de récréation je suppose.

Parfois, en fin de journée je m'offre un détour par sa rue, mais je ne l'ai jamais rencontré, seul ou accompagné.

Chaque soir, je m'endors en me projetant un film dans lequel il tient le premier rôle. Et chaque matin en regardant mon compagnon, je me sens mal.

Alors je lutte, je tente de me raisonner.

Ce n'est certainement qu'une rêverie déclenchée par la platitude de mon existence, et par ce que j'imagine de lui.

Je ne le connais même pas puisque je ne lui ai parlé, trop rarement à mon goût, qu'à titre professionnel. Je ne fais qu'enregistrer ses emprunts ou ses réservations d'ouvrages. Nous n'avons jamais esquissé le moindre début de conversation personnelle.

Et pourtant chacun de nos brefs échanges est resté profondément gravé dans mon esprit, et m'a laissé au cœur une douce chaleur. Sa seule présence physique est un bonheur, il m'attire, irrésistiblement.

Au point que l'idée de n'être pour lui qu'un rouage de cette modeste bibliothèque de quartier, m'est soudain devenue insupportable. J'ai voulu exister réellement, ce qui ne m'était encore jamais arrivé sur mon lieu de travail.

Pour attirer son attention j'ai d'abord utilisé l'arsenal classique de la séduction, mais sans succès.

Alors pour inventer un sujet de conversation entre-nous j'ai discrètement ajouté dans ses réservations, des ouvrages qu'il n'avait pas commandés.

En faisant cela j'espérais que la répétition de mes erreurs le conduirait à s'interroger et à s'en ouvrir à moi, ce qui serait un moyen comme un autre d'amorcer une discussion plus personnelle.

J'avais ainsi pris soin de choisir des livres que j'aimais particulièrement, et dont je pourrai parler longuement.

Pendant plusieurs semaines il n'a pas semblé le remarquer, jusqu'au jour où en ma présence, il a signalé à l'une de mes collègues qu'il avait détesté les « Chroniques de San Francisco ». Ce goût là en tous cas, nous ne le partageons pas. Mon idée m'a semblé tout à coup ridicule, et comble de la déception ce n'est même pas à moi qu'il s'était plaint.

A cette époque, lisant un ouvrage consacré aux haïkus, ces

courts poèmes japonais destinés à transmettre des sensations ou des émotions, j'en avais écrits en pensant à lui. Ces essais qui ne respectaient pas exactement les règles de composition, constituaient une forme de dérivatif à mon obsession.

Cédant à une impulsion j'ai commencé à les lui donner, en les abandonnant dans certains des livres qu'il avait choisis.

Mon premier poème était consacré à notre « rencontre. »

Flocons légers
Livres ouverts
Soleil revient

Je l'ai glissé dans « *Saules aveugles, femmes endormies,* » recueil de nouvelles dont le titre lui même sonne comme un haïku. Pour une première fois, cela pouvait passer pour un brouillon maladroit oublié par un autre amateur de littérature japonaise.

Les suivants en revanche paraissaient plus exotiques, une fois insérés dans des ouvrages sans rapport avec le Japon.

Rose écarlate
Le vent caresse
Comme un soupir

... je l'avais glissé dans les « *Petits suicides entre amis* » de Paasilina.

Pépins d'orange
Un cœur qui bat
Nuit cristalline

... était dans un Joyce Carol Oates dont le titre m'échappe.

Il y en a eu de nombreux autres, à intervalles plus ou moins réguliers.

Le dernier en date que j'ai laissé dans « *Tendre est la nuit,* » est plus explicite.

Lune ronde
Homme souriant
Rêves enflammés

Au début ce n'était qu'un jeu dont je n'attendais rien si ce n'est peut-être de réussir à l'intriguer. Je voulais aussi exprimer mes

sentiments, et de les lui communiquer ainsi me soulageait un peu.

Puis contre toute logique, j'ai commencé à espérer un retour. Maintenant je l'épie quand il rapporte ses livres, guettant une forme de compréhension, un début de connivence.

Mais il ne change pas.

Il n'y a pas la plus petite hésitation dans ses gestes, pas la moindre interrogation dans son regard.

J'attends toujours qu'il soit parti pour vérifier si le papier est encore à sa place dans le livre. Et je me torture à chaque fois en me demandant s'il a ouvert le livre, s'il a conservé le poème, s'il l'a déchiré ou s'il s'est perdu sans même qu'il s'en aperçoive.

Bref je souffre autant voire plus qu'avant comme en témoigne,

Feuilles rougies

Brume glacée

Mélancolie

que j'ai glissé tout à l'heure dans « *Kafka sur le rivage.* »

Lorsque je lève la tête il se tient debout devant moi, et pour la première fois il me regarde comme une personne.

Le cœur battant j'enregistre ses emprunts en silence puis, pendant qu'il s'éloigne vers la sortie, je le vois feuilleter ses livres.

En découvrant le papier, il s'arrête pour le lire.

Et je me rends compte tout à coup que je n'ai encore jamais envisagé sérieusement les conséquences possibles de mon petit jeu.

Il semble hésiter quelques instants, puis se retourne et revient vers moi qui me concentre sur mon clavier.

Je voudrais disparaître.

Il s'immobilise en silence devant le comptoir et quand je le regarde, semble gêné.

« Pardonnez moi mais depuis quelques semaines je trouve régulièrement des haikus dans les livres que j'emprunte. Au début je croyais qu'il s'agissait d'oublis, mais cela se produit trop régulièrement

pour être le seul fruit du hasard. Et puis ces poèmes me touchent, c'est un peu comme s'ils m'étaient directement adressés.

Je suis très ennuyé, car je sais que ce que je vais vous demander va vous paraître à la fois ridicule et incorrect.

J'aimerais beaucoup rencontrer la personne dont la sensibilité s'accorde si bien avec la mienne. Ce ne peut être qu'une lectrice régulière de cette bibliothèque ou l'une de vos collègues.

Peut-être vous souvenez vous d'une attitude ou d'une demande inhabituelle émanant d'une personne particulière ? Ou alors, accepteriez vous de vérifier qui a emprunté ces livres avant moi, et de me désigner cette femme lorsqu'elle se présentera ?

Je sais que vous avez un devoir de confidentialité et que je vous en demande beaucoup, mais je ne sais pas comment faire. »

Et comme je tarde à lui répondre, il ajoute avec un sourire désarmant, « après tout on peut quand même s'entraider, entre hommes ...»

Eric Moget

Règlement Général 2010

Le Prix de la nouvelle de la Ville de Talange est placé sous la responsabilité de la Municipalité et de l'Office Culturel Municipal. Un comité de lecture présidé par Madame Sylvie JUNG est chargé de l'organisation du Prix et de l'adoption du règlement qui suit :

1. Intitulé

Prix de la nouvelle Gaston Welter - Ville de Talange

2. Conditions d'inscription

- Le prix est ouvert à tous, sans distinction d'âge, de nationalité ou de résidence.
- Les membres du comité de lecture ne peuvent participer au prix.
- Les droits de participation sont de 8 euros pour la première oeuvre et de 3 euros pour les suivantes (chèque libellé à l'ordre de l'Office Culturel Municipal de Talange).
- Les lauréats ne pourront concourir l'année suivant l'obtention de leur prix.

3. Présentation des textes

- Il s'agit, pour les candidats, de présenter, conformément au présent règlement, une nouvelle.
- Le nombre des envois n'est pas limité, le choix du sujet est libre.
- Chaque texte présenté sera rédigé en français, dactylographié, expédié en trois exemplaires. Il comprendra environ 40 lignes par page et ne devra pas excéder quatre pages, au total plus ou moins 1600 mots.
- Ni le nom, ni l'adresse de l'auteur ne devront être portés sur le ou les textes. Par contre, sur chaque feuille du texte, en haut à droite, l'auteur portera deux lettres et deux chiffres au choix (exemple : PA/46).
- Ces deux lettres et ces deux chiffres (la devise) seront reproduits sur une enveloppe fermée dans laquelle figureront le nom, l'adresse et le numéro de téléphone et/ou l'adresse mail de l'auteur ainsi que le titre du texte (ou les titres, une devise par titre).

4. Modalités d'envoi

L'envoi doit contenir :

- le texte en trois exemplaires
- une enveloppe portant la devise (autant de devises que de textes)
- le titre de paiement (à l'ordre de l'Office Culturel Municipal de TALANGE)

Les envois doivent être adressés à :

Madame la Présidente du Prix de la nouvelle Gaston Welter
Hôtel de Ville - Service culturel - BP 1
57525 TALANGE

5. Récompenses

Les textes récompensés sont imprimés sur un recueil.

1^{er} Prix : 380 euros + 50 exemplaires de la brochure

2^{ème} Prix : 230 euros + 25 exemplaires de la brochure

3^{ème} Prix : 150 euros + 25 exemplaires de la brochure

6. Date limite d'envoi

Les envois doivent parvenir à Madame la Présidente à partir du 1^{er} janvier 2010 et ce jusqu'au 15 juin 2010.

7. Remise des récompenses

La cérémonie de remise des récompenses aura lieu au cours du 4^{ème} trimestre 2010. Les participants seront prévenus 15 jours avant la date fixée.

8. Internet

- Le règlement du concours, les résultats et les textes primés pourront être consultés sur :

Adresse Internet : <http://yackatalange.free.fr>

- Chaque participant s'engage à accorder aux organisateurs la liberté de diffuser son ou ses textes sur internet.

En cas de désaccord, l'auteur devra joindre à son envoi une lettre manuscrite précisant son refus.

9. Renseignements complémentaires

Contactez le Service culturel de la Ville de Talange au : 03.87.70.87.83

Définition de la Nouvelle

Quelques essais de définition...

La Nouvelle se distingue des autres genres littéraires par ses qualités spécifiques :

Le sujet est original.

Elle n'est pas un récit de longue haleine s'étendant sur une vie, sur une guerre, sur des années. L'action embrasse une période de temps relativement courte (une heure, une journée, une semaine...)

Elle n'est ni légende, ni conte.

Les personnages sont peu nombreux.

Le rythme du récit est rapide et ne s'embarrasse pas de longs développements psychologiques et philosophiques.

Elle est ce difficile art de la concision, de l'essentiel, cette tension de l'écriture jusqu'à la chute qui fait souvent d'une anecdote un destin.

